

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 28 (1998)
Heft: 10

Artikel: Tous dopés!
Autor: Denuzière, Maurice
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-826790>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Tous dopés!

Par Maurice Denuzière

Nos sociétés dites évoluées sont en train de prendre conscience de l'existence d'un nouveau fléau: le dopage. Moins spectaculaire que les dix plaies envoyées par Moïse aux Egyptiens pour obliger le pharaon à libérer les Hébreux, cette affection peut ruiner la santé de ses adeptes, voire les envoyer au cimetière.

On a fait grand cas, au cours de l'été, des produits dopants, variés et composites, en usage parmi les coureurs du Tour de France cycliste. Des maîtres du jeu au dernier des suiveurs, en passant par les caravaniers et les journalistes spécialisés, tous, semble-t-il, connaissaient ces pratiques. En revanche, le bon peuple des supporters découvrit à cette occasion que l'*omertà*, loi du silence édictée par les mafieux siciliens, est aussi en vigueur dans le sport de haute compétition. Il a fallu que la justice française, actuellement d'un dynamisme déconcertant, s'en mêlât pour que le bon peuple apprenne qu'un homme peut être gonflé, tel un moteur! Certains athlètes, cyclistes, joueurs de football, haltérophiles ou nageurs ne craignent pas, en effet, d'absorber, par voie orale ou intraveineuse, des cocktails chimiques qui leur permettent de triompher de leurs adversaires moins bien stimulés, de jouir d'une plus grande notoriété médiatique et, partant, de voir augmenter émoluments et primes. Et cela à l'instigation, plus ou moins avouée, de responsables sportifs peu scrupuleux, sous le contrôle de médecins vénaux pour qui le serment d'Hippocrate est lettre morte.

* * *

Que l'adonis monstrueux des concours de *bodybuilding* absorbe des doses de drogue qui doublent les biceps et les deltoïdes en une demi-journée ou qu'un coureur à pied accepte une piqure propre à lui faire gagner trois dixièmes de seconde au cent-mètres, sont des abus limités et

décelables... pour peu qu'on veuille bien les déceler.

Mais le dopage a conquis, depuis quelques années, le domaine domestique. Ce coûteux phénomène de société, qui touche toutes les couches de la population et toutes les catégories sociales, ne peut être réprimé par la loi. Discret, il est admis, quand il n'est pas encouragé, par des praticiens soucieux du bien-être de patients dont le cas relève plus du psychologue que du médecin.

Ce dopage-là repose essentiellement sur l'exploitation de la déprime à base de stress, affection inhérente à l'humaine nature et que génèrent, de cent manières différentes, les sociétés industrialisées.

Qu'un deuil, un divorce, une contrariété professionnelle, une mise à la retraite prématurée ou une déception sentimentale survienne, et certains se précipitent chez leur médecin pour exiger de quoi supporter le chagrin ou la déconvenue, que l'on s'empresse de nommer dépression, histoire de lui conférer un titre pathologique reconnu par la Sécurité sociale. Les philosophes de drugstore, héritiers intellectuels des anciens palabreurs de bistrot, sont prêts à soutenir que ce qu'ils nomment le mal-être, contraire au bien-être auquel tout citoyen assisté estime avoir droit, est une injustice.

On laisse croire que la tristesse, sentiment douloureux qui accable tout être humain, à un moment ou à un autre de son existence, peut être soignée comme un rhume de cerveau. Or, nous savons tous que les seuls calmants de l'affliction, quelle que soit son origine, sont l'amour et les attentions du prochain. Sécher les larmes, raisonner les esprits en déroute, partager avec sincérité les soucis du moment, aucune pilule ne peut le faire. Tromper désolation et tourments par l'artifice d'une pharmacopée qui engourdira l'esprit et les sens, masquant provisoirement une situation douloureuse, constitue une dérobade indigne d'un être pensant.

Certains êtres ne supportent même plus les simples contrariétés quotidiennes qui émaillent la vie moderne. Que le Dow Jones perde trois points, que l'automobile neuve soit endommagée par un conducteur maladroit, que le chien du voisin aboie inconsidérément, que surgisse l'angoisse d'un examen et l'on réclame aussitôt assistance médicamenteuse. Les chercheurs des laboratoires pharmaceutiques, toujours attentifs à nos maux réels ou supposés, produisent, avec profit, des remèdes adaptés à tous les symptômes du mal-être: anxiolytiques, antidépresseurs, euphorisants, somnifères et autres psychotropes que prescrivent les médecins, le plus souvent à la demande expresse de leurs patients. Le mal-être est devenu d'une bonne rentabilité.

* * *

Après avoir mis au point une pilule du bonheur, dont on attend de savoir si elle fait des heureux, les laboratoires américains ont lancé sur le marché Viagra, la pilule miracle, qui transforme tout septuagénaire sexuellement assoupi en un insatiable amant de trente ans. La petite pilule bleue se vend par tonnes outre-Atlantique. De la Californie à la Floride, riches ou pauvres, retraités ou paresseux, amateurs de performances qui considèrent le lit conjugal – ou extra-conjugal – comme un stade, se font prescrire la pilule. Les fabricants, ravis du succès d'un produit qui envoie les défectueux d'hier au septième ciel, d'où parfois ils ne reviennent pas, préparent une autre pilule du même genre, destinée aux dames, afin qu'elles puissent répondre avec plus d'ardeur aux étreintes répétées de leur mari ou de leurs amants viagratisés!

Si l'on en croit les médias et le procureur Kenneth Starr, il existe au moins un Américain qui n'a pas besoin de Viagra pour être à la hauteur, en tout lieu et en toute circonstance: le président Bill Clinton!

M. D.